

JEAN GIONO

**Batailles
dans
la montagne**

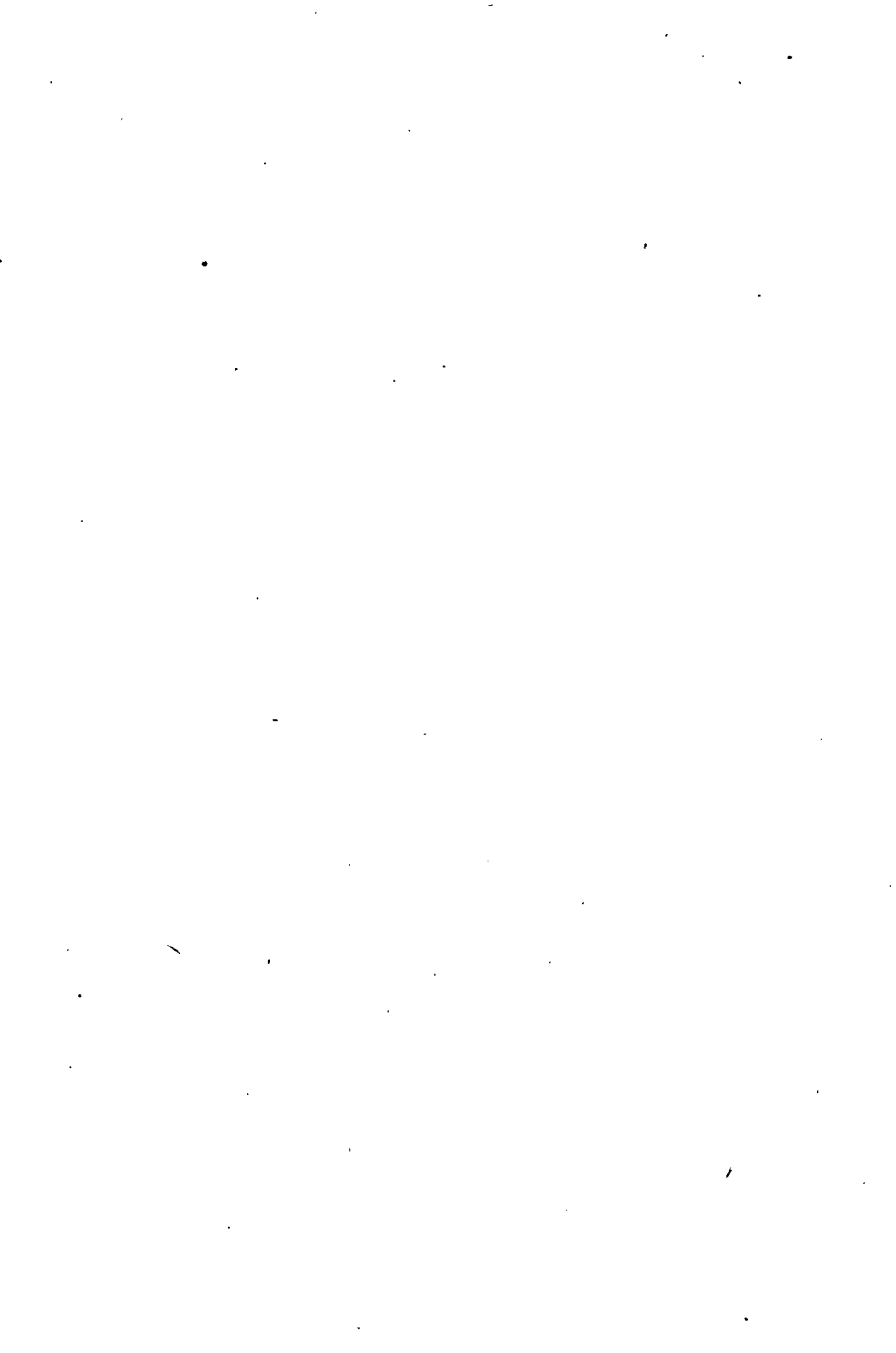
roman

51

10
nrf

GALLIMARD





BATAILLES
DANS
LA MONTAGNE

ŒUVRES DE JEAN GIONO

nrf

LE GRAND TROUPEAU.
LE CHANT DU MONDE.

SOLITUDE DE LA PITIÉ.
BATAILLES DANS LA MONTAGNE.

LE POIDS DU CIEL.

(Edition illustrée d'astrophotographies de M. de Kerolyr.)

POUR SALUER MELVILLE.

L'EAU VIVE.

THÉÂTRE

(Le bout de la route. — Lanceurs de graines. —
La femme du bouanger.)

Chroniques : UN ROI SANS DIVERTISSEMENT.

MELVILLE : MOBY DICK.

(Traduction en collaboration avec Joan Smith et Lucien Jacques.)

Chez d'autres éditeurs :

ACCOMPAGNÉS DE LA FLUTE.
Poèmes, avec un bois gravé
de Lucien Jacques.
(*Editions Cahiers de l'Artisan*
Saint-Paul, 1924.)

PAN I, COLLINE.
(*Editions B. Grasset.*)

PAN III, REGAIN.
(*Editions B. Grasset.*)

MANOSQUE DES PLATEAUX.
(*Emile Paul, éditeur.*) Epuisé.

JEAN LE BLEU.
(*Editions B. Grasset.*)

QUE MA JOIE DEMEURE.
(*Editions B. Grasset.*)

PRÉSENTATION DE PAN.
(*Les amis des Cahiers Verts.*)

PAN II, UN DE BEAUMUGNES.
(*Editions B. Grasset.*)

NAISSANCE DE L'ODYSSÉE.
(*Kra, éditeur.*) Epuisé.

ÉGLOGUES.
(*Editions P.Q.G.*) Epuisé,

LE SERPENT D'ÉTOILES.
(*Editions B. Grasset.*)

LES VRAIES RICHESSES.
(Edition illustrée
de 112 photographies de Kardar.)
(*Editions B. Grasset.*)

LE VOYAGE EN CALÈCHE.
(*Edition du Rocher.*)

JEAN GIONO

BATAILLES
dans
LA MONTAGNE

roman

nrf

GALLIMARD

70^e édition

Extrait de la publication

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à cinq cent soixante-seize exemplaires et comprend : six exemplaires sur papier de Chine dont : cinq exemplaires de I à V et un exemplaire hors commerce marqué A; douze exemplaires sur Japon Impérial, dont : dix exemplaires numérotés de VI à XV et deux exemplaires hors commerce marqués B et C; vingt-trois exemplaires sur vélin blanc de Hollande, dont : vingt exemplaires hors commerce marqués de D à F; quatre-vingts exemplaires sur vélin pur fil des papeteries Lafuma Navarre, dont : soixante exemplaires numérotés de 1 à 60 et vingt exemplaires hors commerce marqués de a à t; et quatre cent cinquante-cinq exemplaires sur alfa des papeteries Lafuma Navarre, dont : trois cent vingt-cinq numérotés de 61 à 385, cent exemplaires numérotés de 401 à 500 réservés à la Sélection Strasbourgeoise de la Librairie de la Mésange, et trente exemplaires hors commerce numérotés de 501 à 530.

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1937.

*A la mémoire de Mme Aline Fenoul
que mes amis et moi appelions « la
marraine ».*



I

SUR LA HAUTEUR

Tout de suite après la mort de sa femme, Boromé le riche se retira à la ferme du Chêne-Rouge. C'était la plus haute habitation de tout le territoire. On ne l'avait pas consignée dans les cadastres habituels. Elle avait une feuille pour elle toute seule. On voyait avancer la forme de son terrain sur du papier tout autour blanc.

Elle donnait le mal des hauteurs. Le dernier qui essaya était un homme de la basse vallée; il était venu là sans réfléchir, attiré par la bonté du pâturage; quoique d'en bas, il était courageux. Il y resta tant qu'il eut la force. Un mois de juin il descendit. Il marchait en se tenant au collier du mulet. Il emmenait dans la charrette sa femme et ses deux fils. Il traversa la cerisaie. On cueillait les fruits. Il marcha d'abord sans rien dire. Mais la cerisaie communale a plus de cinq kilomètres de long. D'un revers de main il fit craquer et tomber le givre qui était resté dans ses moustaches.

— Vous pouvez vous la coller où je pense votre montagne, dit-il.

— Ah ! Ne dis pas de mal de notre montagne, répondirent-ils.

Ils lui donnèrent des cerises.

— Ah ! dirent-ils, notre montagne elle a ses gueules. Mange tes cerises et que le bon dieu t'accompagne.

Il mangea les cerises mais sa femme ne se décida pas ; elle les avait mises dans le creux de son tablier, entre ses cuisses et elle les regardait.

Il monta s'asseoir sur le siège maintenant que le chemin était plus facile. On les vit s'en aller, raides, comme s'ils étaient maintenant gelés pour toute leur vie. Lui tournait parfois un peu la tête pour cracher les noyaux.

Boromé s'aperçut qu'on donnait cette ferme presque pour rien. Il ne s'était jamais intéressé aux choses sans valeur. Maintenant, il leur trouvait une valeur. Il alla regarder le cadastre. Il semblait que cette page, on l'avait dessinée exprès pour lui. Il acheta Chêne-Rouge. Il y monta. Il y vécut trois ans tout seul.

Au printemps de la troisième année il se dit : « Hé ! Je ne suis pas si vieux que ça ! » Tout le temps de cette année-là il pensa à une femme qu'il avait rencontrée chez le charron de Prebois. C'était une protestante de la montagne. Sur le moment, il n'y avait presque pas fait attention. Maintenant, il voyait ses épais sourcils et son large menton. Il voyait la façon dont elle était bâtie. Il la fit demander au charron. Il fit dire : « Demande-lui si elle veut venir me servir. » Il savait qu'elle était veuve. Mais, la fois où il l'avait vue elle était seule, debout dans l'atelier, regardant le charron qui frappait les pans d'un essieu, lui nu jusqu'à la ceinture avec ses grosses mamelles poilues; elle la tête penchée; on voyait son cou découvert et le commencement de ses grandes épaules. Or, elle avait une fille de quinze ans et elle fit répondre : « Je ne peux pas venir seule. » Boromé se dit qu'il allait réfléchir, mais le lendemain il descendit vers les bûcherons et il fit faire sa dernière commission. Il écrivit : « Dis-leur de venir toutes les deux. Dis-lui que c'est moi, celui qui est entré pendant qu'elle était là, celui qui a marchandé pour un traîneau ferré et qui finalement en a pris un. » Il était impatient d'avoir une bonne réponse, de se savoir enfin d'accord, d'être sûr qu'elle viendrait. Elles arrivèrent un soir. Elles avaient toutes les deux d'énormes bouches calmes. La fille était aussi robuste que la mère. Après deux jours il fut certain qu'elles étaient faites exactement pour le Chêne-Rouge. Boromé avait ce qu'il voulait. Il n'y avait pas eu besoin de rien expliquer. Il avait trouvé la femme toute d'accord.

Le premier soir, après le repas, Boromé fumait sa pipe, la femme ouvrit son baluchon et tira son livre. Elle dit qu'elles avaient l'habitude de le lire tous les soirs. La fille approcha sa chaise et elles se penchèrent toutes les deux. Elles lisaient toutes les deux ensemble à haute voix, paisiblement, un mot après l'autre. Leurs grandes lèvres bougeaient avec le même soin. Il fumait sa pipe sans rien entendre. Il se disait : « Ça va être difficile de lui faire comprendre ce que je veux. » Ses bras tremblaient dans sa grosse veste de velours. Il leur avait donné la chambre d'en haut ; lui, il avait pris celle du bas, derrière l'âtre. Elles lurent deux pages, puis la mère posa sa main ouverte sur le livre, se dressa et dit : « Allons nous coucher. Mais elle regarda Boromé et il attendit. Il les écouta marcher pieds nus, puis monter dans le lit. Il n'avait pas rallumé sa pipe. Il respi-

rait sans bruit. Il entendit que la femme rouvrait la porte. Elle descendit, avec la paix qu'elle devait mettre en toutes choses.

Maintenant, quand elles lisaient le livre, il les écoutait et il entendait. Il n'était plus tourmenté. Mais parfois la fille lisait seule à haute voix. Alors, il comprenait mieux. Les mots étaient mieux imaginés, peut-être parce qu'elle lisait avec une extrême lenteur ; ou peut-être à cause du son de sa voix, ou peut-être parce qu'il la sentait toute bouleversée par ces grands fantômes. Elle était pourtant — comme sa mère — l'image même du repos ; ses larges yeux pesaient longtemps sur tout. Elle était d'une intelligence sûre et patiente.

*
**

Il était six heures du matin à la fin de l'automne. Boromé se leva, découvrit le feu, souffla les braises et frotta durement sa barbe qui lui démangeait. Il appela :

— Petite !

Elle descendit les escaliers.

— Que fait ta mère ?

— Elle arrange son corset.

— Alors, va, dit-il.

Elle ouvrit la porte. C'était la nuit sans étoiles. Un vent soufflait dans les sapins.

— Il n'a toujours pas l'air de geler, dit-il.

Elle traversa l'aire, toucha la porte de l'étable et chercha la clenche. Les moutons qui sentaient venir le jour étaient déjà debout et marchaient dans la paille. Elle noua son fichu derrière son dos. Elle ouvrit la porte basse ; elle appela les bêtes. Puis, elle marcha droit dans la nuit. Le petit troupeau suivait. Le jour se leva. Tout était dans un brouillard épais.

Une heure avant la fin de la nuit, un sanglier entra dans le bois de mélèzes par la lisière basse. Il monta à travers les arbres. Il était couvert de boue. Il marchait gravement avec ses dernières forces, comme à la fin d'une grande chasse. Il s'appuya contre le tronc d'un arbre. Il se reposa. Il était bouleversé par une terrible respiration de fatigue ; son souffle gémissait tout seul entre ses dents. Aucune bête de sa race n'était jamais montée jusqu'ici. Il ne connaissait ni ces arbres ni cette terre. Il se remit en marche. Il cherchait son chemin dans les endroits où le sol était le plus abrupt. Son désir était de monter le plus haut possible. Il y mettait ses dernières forces. Il mâchait la terre à pleines mâchoires pour s'accrocher à des racines et se tirer en haut. Son muflé saignait. De temps en temps il s'arrê-

tait et il mordait farouchement dans la nuit une odeur de terre mouillée et d'eau. Mais l'odeur le suivait toujours ; elle restait autour de lui. Il était couvert de boue, le ventre écorché, l'échine douloureuse, où ses gros poils collés par la boue se hérissaient chaque fois qu'il sentait cette odeur de terre mouillée et d'eau. Il semblait poursuivi par un mystère. Enfin, il tomba ; il se coucha ; il étendit ses pattes. Il tremblait. Il essaya de se tirer encore plus haut avec toutes ses forces mais il ne pouvait plus. Il ferma les yeux. Toujours l'odeur de l'eau. Il essayait de la chasser en soufflant. Puis il respira avec moins de peine. Il s'étira ; le pli sensible de ses cuisses toucha la mousse tiède. Il se frotta doucement avec son reste de force ; les feuilles sèches craquaient sous lui. Une sorte de bruit sourd et continu, pas très fort mais creusé de cent échos très profond lui fit comprendre la hauteur. Il sentit l'odeur nouvelle de l'écorce des mélèzes. Sous ses paupières fermées ses yeux s'illuminaient de clignements d'or comme des guêpes dans le soleil. Il ouvrit les yeux. La nuit éclaircie ne portait plus que trois grosses étoiles pâles. Dans l'aube glauque on voyait se tordre, en bas dessous, les épaules noires des nuages qui bouchaient la vallée ; elles faisaient fumer du brouillard comme la poussière d'un travail caché. Il regarda autour de lui. Il était au bord d'une haute clairière. D'un côté, par-dessus la cime des arbres, il pouvait voir un immense horizon que les flottements de la nuit dégageaient. De l'autre côté, les arbres serrés montaient toujours et la forêt finissait contre une muraille de rochers dressés dans le ciel jusque dans les hauteurs où rien n'avait encore de forme. Peu à peu, l'odeur d'eau et de boue qu'il avait emportée avec lui se fondait sous les odeurs de plus en plus fortes des écorces de mélèzes, des feuillages de bure, des rochers, une odeur d'oiseau, une odeur de large pays solitaire, une odeur de ciel, de sécurité, de sommeil. Enfin, il sentit l'odeur fauve de son propre corps, sa sueur. L'odeur de sa vie. Alors, il retroussa lentement ses babines sur ses dents jaunes et il s'endormit.

Un bruit l'éveilla. Le jour était levé mais la clairière pleine de brumes était comme un globe de sel. C'était le bruit de quelques bêtes en marche. Au-dessus du brouillard, il devait faire soleil : la lumière descendait dans ce trouble laiteux, arrondissait d'étincelantes cavernes bleues qui se déformaient lentement dans le mouvement épais du brouillard à travers la forêt, s'éteignaient, s'allumaient sur la rondeur d'un tronc, sur le roux des branchages d'hiver, sur l'herbe, puis se fondaient dans une blancheur éclatante juste colorée comme d'une moirure d'huile. Il y avait toujours le sentiment d'une sécurité éternelle. Mais c'était le bruit d'une petite troupe de bêtes

en marche. Des bêtes à laine. Une odeur d'étoffe. Une odeur de femme qui bougeait dans des pas de femme. Il regarda. Il pouvait rester sans faire de bruit. Il ne pouvait pas s'arracher de ce repos qui creusait peu à peu sous lui une bauge chaude. Il vit la brume s'amincir devant une tache noire, puis se trouer. C'était une jeune fille qui coupait la brume avec son visage et sa poitrine, ses bras paisibles, son pas. Elle passa. Elle entraînait l'huile de la brume comme des soies d'arc-en-ciel. Derrière elle, vint une tête de bélier aux cornes rondes, puis un dos de laine grossi de brouillard fumant; des têtes de moutons, basses, se balançant dans le petit grignotis des pas du troupeau. Une brebis éternua. Une chèvre au poil noir glissa, toute nette; deux reflets roux flottaient derrière ses cornes. Des dos de moutons passèrent en faisant bouillir le fond de la brume, puis l'étrincelante blancheur qui traversait toute la brume se posa doucement sur le fond d'herbe plate.

Ce matin-là, le brouillard était monté très haut. Il avait dépassé Chêne-Rouge, couvert le bois de mélèzes, rempli cette haute clairière où le sanglier venait de se rendormir. Il s'était égalisé à peu près à cette hauteur, ensevelissant les Trois-Côtes, les Bois de Verne-resses, les a-pics de Muzelliers, toute la forêt déchiquetée de la Sourdie, les dos de Romolles; tous des lieux beaucoup plus hauts que Chêne-Rouge, et déserts. La lumière du matin était vive mais toute bouleversée. Le côté de l'Est, là-haut au-dessus de la brume était barré par les sommets de la montagne. D'ordinaire, le jour de cette heure-là se glissait entre la Sourdie et Romolles puis, reflété par le glaciais vert du feuillage des sapins serrés sur les pentes de Verne-resses, il jaillissait de tous les côtés. Mais maintenant cette porte était bouchée et, dans ces endroits-là, c'était l'ombre. Pourtant, sur le reste du pays noyé, une lumière éclatante et dure traversait le brouillard venant de l'ouest. Qui commandait les reflets de ce côté? Les sapins de Verne-resses étaient les plus serrés de toute la montagne; les bois de l'autre côté ne pouvaient pas refléter. C'étaient des bois de mélèzes, ternes et gris sous leur bourre d'hiver. Quelqu'un de nouveau s'était chargé du soleil. La lumière qu'il donnait n'était pas douce et flexible et, faisant le tour des choses comme celle qui venait des sapins de Verne-resses, elle était brutale comme de la pierre. Elle serrait tous les bois troubles dans une lumière minérale. De temps en temps tout s'éteignait. Alors, une barre de feu droite, presque solide, portant sept couleurs tremblantes traversait le brouillard, illuminant tout d'un coup un arbre entier ou l'ouverture d'un couloir de la forêt. Puis, le jour s'élargissait de nouveau, venant toujours de l'ouest, ce jour sans pitié ni faiblesse, reflété par ce farouche

maître des reflets qui faisait pleuvoir dans le brouillard cette pluie sèche de sel.

Quand la fille entra dans l'herbe, le ciel s'éclaircissait au-dessus du pâturage. Il ne restait plus que des traînées de lait sur de grands morceaux de ciel propre et brun appuyés contre les lointains sommets de la montagne. Le troupeau émergeait des forêts noyées. Depuis longtemps les agneaux avaient faim mais ils n'avaient pas osé crier tant que le brouillard leur frottait le nez. Maintenant, ils frappaient le ventre des brebis à coups de tête. Elles s'arrêtèrent, écartant les jambes et les agneaux entrèrent sous elles. Le bélier lécha les cuisses d'une brebis solitaire.

On voyait maintenant le nouveau maître de la lumière. C'était le glacier, celui qu'on appelait la Treille de Villards, n'étant pas loin perdu là-bas au fond de tout le massif de montagne, mais suspendu juste au-dessus du village, loin dans le ciel, loin au-dessus du village, loin au-dessus de Chêne-Rouge, loin au-dessus du pâturage, dominant des vallons endormis où jamais n'entraît le vent, assis sur des entassements noirs de schistes déserts, sans une herbe ni un arbre, avec sa glace grise bavant le long des vallons nus, deux ou trois torrents de fer brillants sans un bruit d'eau. Parce qu'il était trop haut dans le ciel et que, ce qui trompait, c'était l'énorme masse de glace. Alors, on la croyait moins grosse et plus près mais elle était terriblement grosse et très loin dans les profondeurs du ciel, étant enfoncée dans le ciel jusque dans les hauteurs où il n'est plus que comme un trou sans couleur. Et ainsi on ne pouvait pas entendre le bruit des torrents, mais si on approchait, on entendait comme la galopade de chevaux aux gros pieds soudain déboulés de l'écurie dans le soleil et le jour luisant. Et, dès qu'on dépassait la corne de l'éboulis Charmade (et c'était le seul chemin possible pour y aller. D'ici, du côté de Chêne-Rouge, on ne pouvait même pas s'approcher de lui, ayant soudain devant soi le gouffre des Averniers) dès qu'on tournait la corne de Charmade, on voyait galoper les eaux blanches et les crinières d'écume qui flottaient au-dessus des rochers. Et, de là, on sentait déjà le manteau glacé vous couvrir et vous serrer. Il y avait déjà d'un côté et de l'autre de ce qui était le chemin — si on veut — des marques d'une grande force qui travaillait ou frappait ici dans la solitude. C'est à cet endroit-là qu'on pouvait voir des cœurs de granit cassés comme de la brique et de la poussière de silex plus fine que du tabac à priser, et des sillons profonds jusqu'au genou qui charruaient droit tous les rochers sans s'inquiéter s'ils étaient durs ou non. Des sillons d'une charrue bougrement forte. Ce n'était

qu'après avoir tourné trois fois dans les détours du vallon de schiste, avec tous ces chevaux d'eau cabrés contre vous et vous fouettant de leurs crinières froides et de leur sueur, qu'on voyait enfin le glacier. Il était là-haut au bout du vallon. On s'approchait doucement. Il était bien placé sur la pente pour se défendre, ou attaquer, vous regardant monter vers lui par le chemin tout découvert, avec, de chaque côté de vous, des pentes que vous ne pouviez pas remonter ; lui bien posé au beau milieu avec ses épaules grises plus épaisses que des maisons, sa petite langue de fer-blanc ruisselante de salive, ses beaux yeux verts, pas deux mais peut-être vingt, avec cette profondeur de goudron qu'ils ont, et toutes ces lumières du soleil qui coule dans leurs cavernes de glace. Mais, maintenant, il n'y avait jamais personne dans le chemin de Charmade. Pour regarder la Treille, on la regardait d'en bas, du Villard. On la laissait là-haut avec ses grappes blanches. Son nom était écrit sur un rocher de granit au sommet de la butte de Villard-l'Eglise. Et le 16 juin de chaque année, les filles de ces quatre hameaux en bas qui faisaient tous ensemble le gros village : Villard-le-Château, Villard-Méa, Villard-l'Eglise et Villard-le-Serre, les filles s'en allaient cueillir des bouquets de narcisses. Il n'y avait plus ni protestants ni catholiques. Le curé venait avec sa soutane des jours, le pasteur avec son chapeau de paille et sa canne. Ceux de Méa, qui est le hameau du milieu et qui sont tous artisans, continuaient à travailler pendant la matinée, jusqu'au moment où ils entendaient les pas du cortège sur le pont de Villard-le-Château (car les hameaux sont comme dans la main du torrent, séparés les uns des autres par les gros doigts de l'eau qui coule des montagnes ; unis les uns aux autres par des ponts qui sont moitié en bois, moitié en pierre). Alors, le cortège arrivait venant de Villard-le-Château. C'étaient les femmes, et les jeunes filles, et les petits enfants portant des bouquets de narcisses. Et ceux de Méa sortaient, comme ils étaient, avec l'habillement de tous les jours. Car, ça n'était pas une fête. Et il n'y avait pas de bruit, sauf le bruit des pas. Car, c'était seulement un souvenir. Et pendant ce temps, là-haut, la Treille était suspendue au-dessus des quatre villages et de tout le monde, tout le monde qui traversait alors le pont de Villard-l'Eglise, et on montait à la butte où déjà les gens d'ici étaient rassemblés. Et on déposait les bouquets autour du gros rocher de granit où était inscrit le nom de la Treille et dessous treize noms d'hommes. C'était généralement un jour de grand beau temps. Et ainsi on se souvenait mieux du jour où c'était arrivé, un jour de grand beau temps aussi.

Car on l'appelait la Treille parce que, toutes ces énormes glaces suspendues étaient comme des grappes, si on veut, mais surtout parce

qu'on avait eu pendant longtemps l'habitude montagnarde de confier à ce glacier le soin de mûrir le vin vert que le village tirait de ses vignes pauvres, là-bas vers Prébois. Une conque de terre bien orientée, et il y avait quelques vignes sur les pentes. Chacun y avait son morceau. Le vin qu'on tirait de ces petits raisins à peine plus gros que des fleurs de muscaris était âcre et brûlant comme de la sueur de bœuf. On avait des outres faites avec la peau complète d'une chèvre. Et, vers octobre, on choisissait un jour clair, déjà serré avec un grand vent. On attendait ce grand vent solide qui fait chanter à la fois les arbres et les échos de toutes les montagnes. On chargeait tout le train de mulets. C'était un travail qui se faisait en commun. Il y avait généralement une vingtaine de bêtes. Et les hommes libres les menaient. Le chemin de Charmade n'était presque pas mauvais de tout le long. Tout au moins tant qu'on était dans les forêts grondantes de ce vent lourd. Et, même quand on commençait à monter à travers l'éboulis, tout se faisait bien car on avait entretenu soigneusement les passages. Alors, le train muletier s'entortillait dans cette muraille de pierre comme un serpent avec tous les mulets floqués de laines de toutes les couleurs, les outres gonflées de vin, encore pareilles à des bêtes aux pattes raides, toutes les clochettes sonnantes et parfois un homme qui chantait. Et le grand vent écrasait ce bruit dans tous les échos.

Il y avait, là-haut, des cavernes de glace aussi solides que des caves de ciment. On y couchait les outres dans un lit de neige. Alors, d'en bas, pendant les journées limpides d'hiver, quand on regardait le glacier, c'était bien la treille, parce que, perdu dans une de ces énormes grappes de glace — si énormes justement à cause de l'hiver, qu'on les voyait bosseler la couverture de neige fraîche — là-haut il y avait le vin du village que le froid était en train de mûrir. C'est vers la mi-juin qu'on retournait là-haut. Souvent il fallait déganguer les outres à coups de pic, doucement, et avec délicatesse, mais elles étaient prises dans la glace comme ces noix dans le miel quand le gâteau est trop cuit. C'était généralement vers le 14 juin, le 15. Cette fois-là, ç'avait été le 16.

Ils devaient être arrivés là-haut à midi — étant partis la veille au soir vers les 7 heures. Et à 1 heure on entendit un bruit, d'abord mou, puis un silence dans lequel les vitres tremblèrent ; puis, retombant des hauteurs du ciel un grondement qui secoua les poutres et les forêts. En rien de temps, au moins mille oiseaux furent dans l'air. Sur le flanc de la montagne on voyait se développer un nuage. Puis il se dissipa. Là-haut, rien n'était changé. Ça ne pouvait pas être autre chose que rien, puisque le glacier n'avait jamais bougé. Jamais.

Jamais. Quoique... Il avait en effet maintenant une mauvaise figure. Et on gardait dans l'oreille ce bruit qui venait de tout ébranler. C'est au début de juin l'an d'après qu'on charria la grosse pierre sur la butte de Villard-l'Eglise et qu'on inscrivit les treize noms. Le glacier n'avait rien rendu : ni hommes, ni mulets, ni vin. Il s'était tout simplement accroupi un peu plus loin. C'est cette année-là que, pour accompagner la pierre, on avait cueilli les premiers bouquets de narcisses et que tout le monde était monté au mamelon, sauf un de Villard-Méa, un nouveau qui s'était installé tonnelier, venant du très bas pays, des vallées profondes, ayant apporté ici ce nouveau métier dont on n'avait pas besoin avant, puisqu'on se servait des outres. Celui-là était sorti dans la rue en même temps que tout le monde. Mais il s'était vite rendu compte que ce n'était peut-être pas sa place. Ce n'était pas bien sûr de sa faute, mais, somme toute, il profitait de la catastrophe. Alors, il suivit le cortège de loin et il resta en bas de la butte. Il était tout seul sur la route avec son tablier bleu et la gouge qu'il avait gardée à la main. Et quand on se mit à redescendre pour retourner dans les maisons, il s'en alla, lui tout seul devant tout le monde, comme avant-garde. Ah ! C'était un temps extraordinairement clair et on pouvait voir toutes les montagnes qu'on peut voir de Villard : Chêne-Rouge, Romolles, Verne-resses, Charmades et la Treille. La Treille là-haut dessus. Treille de notre vin et de notre sang. Treille sous laquelle pendaient maintenant de lourdes ombres qui se mêlaient plus bas au noir des forêts. Et puis, tout par un coup, ils avaient vu leurs quatre hameaux, leurs maisons, leurs quatre hameaux dans la main du torrent ; comme si le torrent était une main avec cinq doigts descendant des montagnes, cinq doigts d'eau aux ongles plantés dans les forêts. Et, entre les doigts, de petites levées de terre sur lesquelles il y avait les maisons de « Château » avec ces grands cheveux magiques qu'elles avaient, étant toiturées de chaume à cinq épaisseurs par-dessus leurs immenses granges, les maisons de Méa (entre l'index et l'annulaire) petites, vues d'ici, comme des ruchettes avec ces toitures artisanales qui sont en tôle et minces. Et, en tournant la tête, ils pouvaient revoir Villard-l'Eglise, et là-bas, loin près du petit doigt de la main d'eau, Villard-le-Serre, à l'endroit le plus resserré de la vallée. Tout ça transpercé de grands peupliers pointus. Les cinq doigts d'eau se réunissaient juste après Villard-le-Château et c'était le torrent Ebron qui traversait la cerisaie communale, entrait dans les gorges de ce qu'on appelait le château, des terres toutes déchiquetées de pluie et de vent et s'en allait vers les pays bas par d'étroits chemins.

Ainsi, tout par un coup, ils avaient vu leurs maisons aplaties sous

la fumée des âtres qui ne s'élevait pas mais restait au-dessus des toits comme un marécage, aplaties sous les ombres de la montagne, aplaties sous cette énorme treille de glace qui pendait là-haut dessus dans les noires hauteurs du ciel. Mais le village était si petit que le tonnelier qui marchait seul là-bas devant le cachea tout entier. C'est à ce moment-là qu'on s'aperçut que le tonnelier était boiteux, ou peut-être saoul. Et rien qu'en se balançant de droite et de gauche il effaçait le village. Il n'y avait plus de village. On avait encore les doigts collants de sève de narcisse, et soudain on était seul comme un peuple orphelin sous le ciel, sous l'énorme Treille.

Et maintenant, par ce matin de brouillard, ici dessus au pâturage, dans les ruissellements de lait de ce brouillard qui coulait le long du ciel brun et dans les pentes des forêts pour aller s'appesantir sur les nuages qui engloutissaient la vallée, c'était ce glacier de la Treille qui commandait la lumière, ici, et dans tout le large de cet océan de nuages d'où n'émergeaient plus que des sommets de montagnes aigus et déserts. Le soleil ordinaire se reflétait dans ces amoncements de glaces. La Treille était devenue comme un brasier avec de drôles de flammes d'un vert sournois. Et elle éclairait le haut monde de son soleil particulier qui était fait de tous ses agissements, de tout ce qu'on savait maintenant sur elle, de la solitude dans laquelle on la laissait, de tout ce qu'elle gardait enfoui dans ses grappes de glace.

« Alors, le Seigneur entassa les ossements des béliers et des taureaux. Et la mort des grands troupeaux en avait assez fourni pour en faire des amoncements de montagne. Sur les sommets, il coucha les os épais de Léviathan. Et ce fut le monument de sa force! »

Voilà ce que le pasteur avait fait écrire sur un côté du rocher de Villard-l'Eglise. Et l'autre inscription était en latin. Mais celle qui était en français on la lisait et on ne l'oubliait plus. Il fallait d'abord savoir qui est Léviathan. On demandait, puis on comprenait tout et on n'avait plus qu'à regarder autour et au-dessus de soi.

Au bout du pâturage l'herbe rousse finissait contre un énorme éboulis de pierre, presque debout, hérissé de débris de roches, comme le vieil entassement des os, des cornes, des sabots de toutes les bêtes mortes de cette grande mort nécessaire.

Les agneaux avaient fini de têter. Ils restaient debout, tremblants, étourdis, le nez barbouillé de rose et de lait.

Ce matin, on sentait que quelque chose venait de se décider. Les autres jours il n'y avait eu, dans ces hauts parages que cette tiédeur extraordinaire pour novembre, cette herbe qui se trompait de saison

nrf